



La Petite Cloche au son grêle

L'auteur

Paul Vacca est l'auteur de romans, de scénarios et d'essais. *La Petite Cloche au son grêle* est son premier roman, qui a connu un grand succès en librairie. Il est aussi l'auteur de *Nueva Königsberg* (Philippe Rey, 2009), roman pour lequel il a été lauréat du Fonds d'aide à l'innovation audiovisuelle du CNC, ainsi que d'un essai intitulé *La Société du hold-up* (Mille et une nuits, 2012).

Résumé de *La Petite Cloche au son grêle*

Le narrateur nous plonge dans ses souvenirs d'enfance et les mois qui ont précédé son treizième anniversaire à travers un court texte adressé directement à sa mère, dont il est alors très proche. Il fait le récit de leur goût commun pour les promenades et les fleurs, de l'ambiance du petit café que tiennent ses parents dans le Nord. La mère du narrateur est convaincue que son fils va devenir écrivain. Quelle n'est pas sa joie quand elle découvre qu'il lit Proust ! Leur complicité va s'en trouver renforcée, car ils vont cheminer ensemble dans la grande œuvre de l'auteur, *À la recherche du temps perdu*. La mère du narrateur présente cependant des moments de fatigue de plus en plus fréquents et s'absente à plusieurs reprises pour rendre visite à une mystérieuse tante. Le père, un peu jaloux de la passion que sa femme et son fils nourrissent pour Proust, n'a pourtant de cesse de rendre leur vie plus féerique. Ainsi, grâce à l'action conjuguée de toute la famille, un célèbre acteur va venir faire une lecture dans le café baptisé « Chez nous » et tout le village, enthousiasmé par la prestation de ce dernier, va ensuite prendre part à une vaste reconstitution de la *Recherche*. Par le prisme de la lecture, les personnages invitent le lecteur à (re)découvrir l'expérience des premières amours, de l'enchantement de la nature, mais surtout du lien que la littérature est capable de tisser entre les individus. Le livre exprime la jubilation de la découverte et de son partage, la renaissance d'une commune qui retrouve le goût des mots, du jeu et de l'amitié.

À quelles classes s'adresse ce texte ?

Il est possible d'étudier ce court roman en classe de Troisième ou en classe de Première L. L'intrigue, alliant premières découvertes amoureuses, littéraires et existentielles au sens large (l'aspect pathétique du deuil, par exemple), peut en effet éveiller l'intérêt des collégiens et l'écriture fluide et plutôt poétique saura toucher leur sensibilité. Ce roman permettra également de les initier au genre épistolaire, présent en filigrane dans ce court récit adressé. De plus, l'étude de cet ouvrage réalise un compromis intéressant entre l'approche d'un roman contemporain, dont les thématiques peuvent toucher des adolescents, et la découverte d'une œuvre phare de la littérature française, *À la recherche du temps perdu*, qui sera à évoquer en toile de fond par la lecture en classe de quelques brefs passages.

En Première L, ce texte peut s'inscrire en lecture analytique ou en lecture cursive dans l'objet d'étude de la « réécriture ». L'étude du roman donne en effet l'occasion d'aborder l'œuvre de Proust et le professeur proposera par exemple aux élèves d'en lire de larges extraits à partir de la trame du roman de Paul Vacca. L'exercice de l'étude comparée se prêterait aisément à ces textes, car l'apparente simplicité du récit de Vacca offrira un biais intéressant pour analyser les passages, plus complexes, de la *Recherche*.

Présentation de la séquence

Problématiques possibles :

- Définir l'importance de la perception sensorielle du monde et de la temporalité dans une œuvre littéraire.
- Comment une œuvre contemporaine se joue-t-elle de références explicites, ici en l'occurrence à Marcel Proust ? (pour une classe de Première)
- Quels sont les pouvoirs accordés à la littérature dans ce roman ?

Objectifs :

- Définir les caractéristiques d'un récit d'enfance à la situation énonciative particulière.
- Faire l'apprentissage du commentaire littéraire.
- Étudier l'enjeu de la réécriture d'une œuvre classique.

Objet d'étude : Le récit, le roman ou la nouvelle.

Corpus : Lecture au fil du texte, analyses de passages précis mis en parallèle avec des extraits de *À la recherche du temps perdu* de Marcel Proust.

Déroulement de la séquence :

Lecture 1 : Étude de l'*incipit* – Un pas vers le commentaire.

Lecture 2 : Étude de la scène du coucher.

Lecture 3 : Étude comparative avec un extrait de l'*incipit* de la *Recherche*.

Lecture 4 : Étude de récit de la séduction d'Églantine.

Lecture 5 : Étude de la lecture de Pierre Arditi.

Lecture 6 : Étude de l'*excipit*, en parallèle avec celui de la *Recherche*.

Étude de la langue et de la narration :

- Les valeurs du temps présent.
- La focalisation.
- Les ressorts du comique.
- Comparaison et métaphore.

Lecture 1 : Étude de l'incipit

Objectifs :

- Étudier les fonctions de l'*incipit* : un pas vers le commentaire de texte.
- Étudier les valeurs du présent de l'indicatif.

Description de l'ordinaire d'un retour du collègue

- Cherchez dans le dictionnaire les mots que vous ne comprenez pas.
- Étudiez les temps des verbes. Quelles sont les valeurs de ce temps? Quel sentiment le choix de ce temps contribue-t-il à transmettre?

Commencer par une révision des valeurs du présent de l'indicatif.

Le texte est au présent de l'indicatif. On peut ici penser qu'il s'agit d'un présent d'habitude ou d'un présent de narration. Il donne l'impression que la scène est écrite sur le vif. Il renforce ainsi la vivacité du souvenir de l'adolescent dans l'esprit de l'adulte.

- Étudiez les pronoms personnels. À quel genre d'écrit l'emploi des pronoms personnels fait-il penser? Quelle est la focalisation de ce récit?

Les pronoms personnels principaux sont ceux de la première et de la deuxième personne du singulier. Ces pronoms ne sont normalement utilisés que dans une situation d'énonciation qui est celle d'un dialogue. À l'écrit, c'est le cas de la correspondance. Le roman pourrait donc s'apparenter à un roman épistolaire, ou une longue lettre adressée à la mère.

Rappels sur la focalisation :

Ici, la focalisation est interne (le récit, dans la focalisation interne, peut être raconté à toutes les personnes pourvu que le lecteur comprenne que l'intrigue est perçue par l'un des personnages, que les faits sont retranscrits de son point de vue et qu'il exprime des sensations, un jugement subjectif). Dans le cas de la focalisation externe, le narrateur n'est pas un personnage de l'action et il rend compte de l'intrigue d'un point de vue extérieur. Enfin, la focalisation zéro est celle d'un narrateur omniscient qui connaît les sentiments et opinions de tous les personnages et l'avenir de l'histoire qu'il retranscrit.

- À quoi est comparé le bar? Relevez les éléments qui contribuent à faire de ce café un lieu sacré.

Le bar est comparé à un monastère (« une règle de silence presque aussi stricte que dans un monastère »). Si on relit l'incipit depuis le début, on peut voir que le café est associé à un « ordre immuable », que les clients sont des habitués « prêchant dans le désert ». Puis l'insistance est portée sur le silence : la comparaison que nous avons citée, mais également la mention des « chuchotements » et des « froissements »...

- Montrez cependant comment ce lieu se transforme subitement. Quelle préposition marque ce changement? Quelle est la figure de style sur laquelle repose une opposition? Soulignez les différents éléments de cette opposition.

La transformation du bar est annoncée par la préposition de temps « puis ». À la tranquillité et au silence succèdent l'arrivée des clients et leur tapage. Plusieurs indices soulignent la rupture du silence : l'adjectif « bourdonnante », le verbe « s'entrechoquent » et les substantifs « invectives » et « rodomontades ». Au vide (« juste quelques habitués ») succède le plein (« mon horizon devient bleu, de la couleur des tenues de travail des clients qui se massent en une bourdonnante mêlée »). Et aux prophètes « prêchant dans le désert » une « masse » d'hommes qui ressemblent à des animaux (« bourdonnante ») ou à des joueurs de rugby (« mêlée »).

Au vocabulaire sacré succède l'évocation du vice : « anisette », « fumée de tabac brun ».

À l'angélisme du jeune collégien se substitue un autre visage, plus espiègle celui-là : « j'enfourne à la diable mes livres et cahiers dans mon cartable ».

La figure de style de l'opposition est l'antithèse. Ici, tout le texte est construit sur cette antithèse entre monastère et lieu de vices.

- De quoi est-ce le signal pour la mère et le fils?

La mère et le fils se lancent un regard pour partir. Ils ne font ni l'un ni l'autre partie de ce monde d'hommes. Ils le fuient pour aller retrouver la paix des fleurs.

Un pas vers le commentaire? (classe de Première)

Ces éléments d'analyse peuvent éventuellement donner l'occasion de travailler sur la méthode du commentaire pour une classe de Première. On montrera donc comment un commentaire composé doit restituer de manière *progressive* les principaux enjeux du texte : sa place dans le récit et ce qui y est attaché, la particularité de la forme, la tonalité (l'effet recherché), les registres et les images.

- Place dans le récit : quelles sont les attentes du lecteur face à un *incipit*? (présentation de l'intrigue, des personnages, accroche qui donne envie de poursuivre la lecture) et comment le début de *La Petite Cloche* répond-il – ou non – à ces attentes?
- Quel lien se noue entre le fils et la mère? Comment ce lien est-il dès le début au centre du récit?
- En quoi ce début est-il aussi la présentation d'un lieu?

Problématique : Comment, dans cet *incipit*, le lecteur est-il plongé dans un souvenir vivant et enthousiaste?

Proposition de plan :

- I) L'incipit du roman
 - 1) L'explication du titre (*in medias res*, importance des sensations et donc du son de la cloche)
 - 2) Le décor, les personnages
 - 3) La vivacité du souvenir

- II) Une lettre d'amour
 - 1) Originalité de la forme
 - 2) Une mère auréolée (lumière, autorité...)
 - 3) La complicité

- III) Le tableau du café
 - 1) Un monastère
 - 2) Les antithèses : le lieu du vice
 - 3) Ironie et humour : un lieu aimé

Lire le premier chapitre (p. 11-32).

Lecture 2 : Étude de la scène du coucher (p. 20-21)

Objectifs :

- Analyser l'expression des sensations.
- Approche de l'intertextualité et de la réécriture.
- Proposition d'un travail d'écriture personnelle.

L'expression des sensations dans le texte

Ce texte se situe dans le premier chapitre, il complète l'*incipit* puisque c'est le récit de la première vraie rencontre avec le livre de Proust qui « va changer la vie [des personnages] ». Il se donne à lire comme l'évocation du plaisir sensuel et presque magique de la lecture, plaisir que l'auteur peut souhaiter que le lecteur éprouve lui aussi. De plus, il se construit en écho avec le célèbre incipit d'*À la recherche du temps perdu* de Marcel Proust dont le professeur pourra distribuer de brefs extraits aux élèves.

Qu'est-ce qui provoque la fascination ?

- *La chambre est transformée en espace onirique*

On voit dès le début du passage que ce qui va suivre va constituer un événement extra-ordinaire (qui sort de l'ordinaire) puisque le jeune garçon distingue « ce soir-là » et précise, en incise entre deux virgules, « contrairement à mes habitudes ». Jusque-là, comme nous l'avons vu dans l'étude de l'*incipit*, la description s'attardait précisément sur un présent d'habitude, qui relate le retour quotidien du collège.

Les préparatifs du coucher accentuent la sensation de rupture avec le quotidien par l'intervention d'un monde onirique : la lampe magique rappelle celle des *Mille et une nuits* et l'ambiance est qualifiée de « bleutée et irréelle, presque aquatique ». On change donc de monde : celui-ci est détaché de la réalité, coloré et l'air s'est transformé en eau. C'est alors que la suite du rituel peut avoir lieu : se saisir du livre.

- *Un épisode d'une grande sensualité*

L'expression des sensations

On note dans ce passage l'importance des sensations du jeune garçon : *la vue*, puisque la chambre est bleue, que le garçon décrit la typographie du livre, les « lignes pleines et serrées », qu'il parle de « [son] regard absorbé » ; *le toucher* qu'on peut imaginer lorsqu'il est « confortablement installé dans [son] lit », il parle du contact des draps sous lesquels il cache le livre ; *l'odorat*, les pages « renferment » le parfum d'iris de la comédienne ; *l'ouïe*, puisqu'il « entend » sa mère arriver. Il ne manque que le goût. On peut postuler que ce moment de plaisir (« frisson ») confine à la *synesthésie*. L'ambiance « aquatique » va dans ce sens, dans la mesure où elle appelle l'image de l'eau, sa couleur mais aussi sa sensation sur la peau : le livre est doux au toucher et embaume l'iris.

La sensualité du livre

Le plaisir de la lecture est d'abord attaché à la sensualité de l'objet livre lui-même : la couverture est « douce comme la peau », les pages dégagent un parfum, les lignes procurent un plaisir esthétique, comparable à celui d'un tableau, avant même leur déchiffrement.

La confusion entre le livre et la femme aimée

Ce plaisir est rapproché d'une expérience amoureuse, la comparaison de la couverture avec la peau (« douce comme la peau ») appelle la « caresse ». Le lieu même, le lit dans la lumière tamisée, évoque la relation sexuelle. Les italiques soulignent le lien entre le livre et sa propriétaire puisqu'ils

mettent en valeur les possessifs et le pronom personnel « elle ». Enfin, le trouble immense du jeune homme rappelle celui de la découverte de l'amour et/ou de la relation charnelle : il est parcouru d'un « frisson », « c'est vertigineux », il s'en trouve « grisé ».

Rédaction

À la maison ou en classe, les élèves pourront imaginer la suite du roman. Pourquoi le jeune garçon dit-il que ce livre « va changer notre vie » ? Imaginez le rôle que le livre va jouer dans la vie des personnages.

Lecture 3 : Étude comparative avec les premières pages de *Du côté de chez Swann* de Marcel Proust

Incipit et premières pages de Du côté de chez Swann

Longtemps, je me suis couché de bonne heure. Parfois, à peine ma bougie éteinte, mes yeux se fermaient si vite que je n'avais pas le temps de me dire : « Je m'endors. » Et, une demi-heure après, la pensée qu'il était temps de chercher le sommeil m'éveillait ; je voulais poser le volume que je croyais avoir encore dans les mains et souffler ma lumière ; je n'avais pas cessé en dormant de faire des réflexions sur ce que je venais de lire, mais ces réflexions avaient pris un tour un peu particulier ; il me semblait que j'étais moi-même ce dont parlait l'ouvrage : une église, un quatuor, la rivalité de François I^{er} et de Charles-Quint¹. [...]

Quelquefois, comme Ève naquit d'une côte d'Adam, une femme naissait pendant mon sommeil d'une fausse position de ma cuisse. Formée du plaisir que j'étais sur le point de goûter, je m'imaginai que c'était elle qui me l'offrait. Mon corps qui sentait dans le sien ma propre chaleur voulait s'y rejoindre, je m'éveillais. Le reste des humains m'apparaissait comme bien lointain auprès de cette femme que j'avais quittée il y avait quelques moments à peine ; ma joue était chaude encore de son baiser, mon corps courbaturé par le poids de sa taille². [...]

Ma seule consolation, quand je montais me coucher, était que maman viendrait m'embrasser quand je serais dans mon lit. Mais ce bonsoir durait si peu de temps, elle redescendait si vite, que le moment où je l'entendais monter, puis où passait dans le couloir à double porte le bruit léger de sa robe de jardin en mousseline bleue, à laquelle pendaient de petits cordons de paille tressée, était pour moi un moment douloureux. Il annonçait celui qui allait le suivre, où elle m'aurait quitté, où elle serait redescendue. De sorte que ce bonsoir que j'aimais tant, j'en arrivais à souhaiter qu'il vînt le plus tard possible, à ce que se prolongeât le temps de répit où maman n'était pas encore venue. Quelquefois quand, après m'avoir embrassé, elle ouvrait la porte pour partir, je voulais la rappeler, lui dire « embrasse-moi une fois encore », mais je savais qu'aussitôt elle aurait son visage fâché, car la concession qu'elle faisait à ma tristesse et à mon agitation en montant m'embrasser, en m'apportant ce baiser de paix, agaçait mon père qui trouvait ces rites absurdes, et elle eût voulu tâcher de m'en faire perdre le besoin, l'habitude, bien loin de me laisser prendre celle de lui demander, quand elle était déjà sur le pas de la porte, un baiser de plus³.

1. Extrait de l'édition du Livre de Poche (2008), p. 45.

2. *Ibid*, p. 47.

3. *Ibid*, p. 55-56.

L'incipit de la *Recherche* est extrêmement célèbre. Il présente un narrateur adolescent qui ne peut se résigner à grandir et à voir sa mère s'éloigner. Deux éléments ponctuent le rituel du coucher : la lecture et le baiser maternel.

On demandera aux élèves de faire particulièrement attention aux premières phrases du livre de Proust et du passage étudié de Paul Vacca. Dès le début du passage, Paul Vacca prend avec

humour le contre-pied de la très célèbre première phrase du roman de Proust : « Longtemps, je me suis couché de bonne heure. » Alors que le début de son récit était lui aussi *itératif* (évoquant un événement unique qui a lieu plusieurs fois), le passage étudié rompt avec l'habitude : « ce soir-là, contrairement à mes habitudes... ».

Les élèves étudieront ensuite le rapport à la lecture et le rapport à la mère des deux personnages. Alors que l'habitude du héros proustien est de lire, le personnage de Vacca lit dans son lit pour la première fois et raconte donc une fascination nouvelle. Et alors que le jeune « Marcel » insiste sur l'impatience et la frustration du baiser maternel, décrit longuement l'instant où il entend sa mère s'approcher, le héros contemporain éprouve une certaine fébrilité, toute différente, qui dénote plutôt l'impatience de voir sa mère repartir : « dès que tu es repartie, je replonge dans ma lecture... ».

Les élèves se poseront également la question de la sensualité dans le passage de Proust : l'ambivalence du sommeil qui invite au fantasme érotique est beaucoup plus explicite que dans le livre de Vacca. L'autre forme de sensualité est associée à la mère : aux bruits de sa robe, à la douceur de son baiser.

Il s'agit d'une forme de *réécriture*. Le lecteur averti s'amusera des ressemblances et des différences et pourra donner un sens à ce jeu. Il s'agit d'un livre *contemporain*, la mère n'est donc pas vêtue de la même manière et le fils porte peu d'attention à sa robe. D'autre part, la comparaison ajoute une note d'humour au passage, puisque le jeune héros de Vacca a hâte que sa mère s'en aille, il n'exprime pas la même dépendance que le héros proustien. Il est aussi plus ingénu et sa rêverie érotique est plus sage.

En écho à ce passage, la classe pourra lire les p. 31 et 32 pour les comparer avec l'épisode de la madeleine dans l'œuvre de Proust.

Comment décrire l'expérience de la madeleine ?

Quelles réflexions contradictoires sur le temps le goût de la madeleine provoque-t-il ?

Relever plusieurs réseaux d'antithèses :

- Passé/revivre ;
- Meurent/restent vivants ;
- Fugace/éternité.

L'épisode de la madeleine

Et tout d'un coup le souvenir m'est apparu. Ce goût, c'était celui du petit morceau de madeleine que le dimanche matin à Combray (parce que ce jour-là je ne sortais pas avant l'heure de la messe), quand j'allais lui dire bonjour dans sa chambre, ma tante Léonie m'offrait après l'avoir trempé dans son infusion de thé ou de tilleul. La vue de la petite madeleine ne m'avait rien rappelé avant que je n'y eusse goûté [...] Mais, quand d'un passé ancien rien ne subsiste, après la mort des êtres, après la destruction des choses, seules, plus frêles mais plus vivaces, plus immatérielles, plus persistantes, plus fidèles, l'odeur et la saveur restent encore longtemps, comme des âmes, à se rappeler, à attendre, à espérer, sur la ruine de tout le reste, à porter sans fléchir, sur leur gouttelette presque impalpable, l'édifice immense du souvenir¹.

1. Extrait tiré de *Du côté de chez Swann*, Le Livre de Poche (2008), p. 90-91.

Travail à la maison

Lire le deuxième chapitre (p. 35-81).

Lecture 4 : La séduction d'Églantine (p. 63-70)

Le héros décide de faire plaisir à son père en se comportant en jeune homme « normal ». La norme, pour son père, c'est d'être hétérosexuel et de s'intéresser aux jeunes filles de son âge (et non à leur mère). Avant d'étudier le passage qui suit, il serait possible de faire parler les élèves du début du chapitre 2, des craintes du père (on pourra notamment relever les deux expressions utilisées pour désigner l'homosexualité : « Inversion », et « Jacquette flottante »), de la réponse de la mère. Mais surtout de la question de « norme » en ce qui concerne les relations amoureuses.

Objectifs :

- Étudier l'opposition des deux garçons sur la stratégie de séduction à suivre et voir en quoi les personnages continuent de se situer dans un imaginaire littéraire, romanesque.
- Étudier les procédés comiques.

Recherches au CDI

- Qui est Clausewitz?
- Qu'est-ce que des enjeux « picrocholins »? Qui est Picrochole et pourquoi le narrateur y fait-il allusion?

Les deux enfants, le narrateur et son ami Mouche, n'ont pas la même idée de la stratégie amoureuse. Sur quoi repose l'opposition des deux stratégies?

Le professeur pourra proposer aux élèves de répondre à cette question en remplissant le tableau suivant :

Mouche	Le narrateur
La Jalousie / argument psychologique. « manœuvre », « Clausewitz » Vocabulaire trivial : « tu ne joues plus le toutou qui attend son nonosse » « littéraire »	L'héroïsme. « se battre pour te conquérir » « quelque chose d'héroïque, un acte d'éclat un peu viril » « enjeux picrocholins et masculins »

Cependant, la métaphore filée du combat est présente tout au long du passage :

- Relever le vocabulaire de la bataille (p. 63 à p. 68).
p. 63 : *manœuvre* ; *Clausewitz* ; *action* ; *opérations* ; *stratégie* ; *trionphant* : *plan d'attaque*
p. 64 : *stratagème* ; *battre* ; *conquérir* ; *héroïque*
p. 65 : *enjeux picrocholins*
p. 67 : *stratégie littéraire* ; *débâcle* ; *différend stratégique* ; *marche à suivre* ; *sursaut offensif*
p. 68 : *moyens d'attaque* ; *repli stratégique* ; *batailler* ; *capitulation* ; *cessez-le-feu* ; *victoire/défaite*

- En quoi le surnom de « Mouche » peut-il entrer dans ce champ lexical : que signifie l'expression « faire mouche »?

- Relevez les procédés comiques et tentez de définir en quoi ces passages sont comiques.
 - Le vocabulaire trivial de Mouche (« du pur porc ! »).
 - Le comique de situation : sa mère veut l'emmener chez un ophtalmologiste parce qu'il fronce toujours les sourcils, mais surtout « cet air absent que je m'ingénie à adopter me vaut aussi de loucher une marche dans les escaliers et d'effectuer une belle dégringolade. Démonstration involontaire du "littéraire" qui n'a pas les pieds sur terre ».
 - « Pantomime ».
 - Quiproquo : C'est Josiane qui trouve le livre, non Églantine.

⇒ Tous ces éléments visent à tourner en ridicule la stratégie des deux amis. Les termes employés, provenant du vocabulaire de la stratégie militaire, de l'héroïsme médiéval provoquent un effet de contraste avec la situation triviale : celle du langage de Mouche et de la chute du narrateur.

⇒ Ce type de comique s'appelle le *burlesque*. Il s'agit d'un registre comique qui joue sur le contraste entre la grandeur présumée de la situation et la trivialité des paroles et des gestes.

Travail à la maison

Lire le troisième chapitre et le début du quatrième, jusqu'à la p. 121 (« tu iras lui demander demain, mon chéri ? »).

Lecture 5 : La lecture de Pierre Ardit (p. 106-107)

Objectifs :

- Analyser l'enchevêtrement des comparaisons et des métaphores.
- Étudier l'image protéiforme de la lecture (à voix haute comme à voix basse).

Recherche au CDI

Qui sont Ulysse, Gargantua, Harpagon, Don Quichotte, Hamlet et Cyrano de Bergerac ?
Qu'ont-ils en commun ? Noter leur nation, leur auteur et leur siècle d'origine.
À quoi sont-ils invités dans le texte ?

La lecture de Pierre Ardit donne lieu à deux métaphores filées, lesquelles ?
Répondre sous forme de tableau.

Métaphore filée n° 1 : Le repas	Métaphore filée n° 2 : Le cirque
<ul style="list-style-type: none"> – « festin de mots » – « convoqués » – le lieu : le café – « hors-d'œuvre » 	<ul style="list-style-type: none"> – « se lance » – « virevolte », « virtuosité » – public « bouche bée » – « voltigeur qui retombe dignement sur ses pieds » – « funambule », « le long fil des phrases proustiennes »

- Citez les comparaisons et les métaphores en différenciant ces deux figures de style.

Étudions la suite du texte :

- Quelles images caractérisent l'espace de la lecture?

Le kaléidoscope et le nouveau monde.

- Que rappelle l'image du kaléidoscope?

La lampe magique du début du roman.

- Qu'est-ce qui se mêle dans ce kaléidoscope?

Il s'y mêle des éléments de la Recherche que le lecteur a rencontrés au fil du roman de Vacca, mais aussi des personnages dont il ne connaît l'existence que s'il a lu l'œuvre (Charlus, par exemple). Finalement, ce kaléidoscope mélange des couleurs de Proust à celles du roman que le lecteur est en train de lire puisqu'il connaît la réputation de Mme Verdurin sur laquelle plaisantent la mère et le fils en la comparant à l'une de leurs voisines, ne connaît ni Martinville ni Combray, lieux propres à l'imaginaire de Proust, mais a entendu le nom d'Albertine, a suivi le narrateur et ses parents sur la plage de Cabourg qui a inspiré Balbec, a connu l'attente du baiser maternel avant la nuit et la résurrection du passé grâce à un bout de madeleine trempé dans du thé.

Le kaléidoscope peut donc être interprété comme le lieu magique de la lecture : il rappelle la lampe magique qui baignait la chambre du narrateur d'une lumière irréaliste et qui l'avait encouragé à se plonger dans Du côté de chez Swann le soir même où il avait trouvé le livre. Et cet instrument d'optique est à l'image du récit contemporain qui tisse sa nouveauté au milieu de fragments de références, de clins d'œil à un texte plus ancien que le lecteur connaît.

- Que permet donc la lecture à haute voix du comédien ?

Elle invite à un voyage, dans l'histoire du livre (les fragments qui virevoltent dans le kaléidoscope), mais plus généralement dans un monde inconnu.

C'est pourquoi on remarque la forte présence du champ lexical de la magie (enchanté, fantastique, grimoire, sortilège). La lecture à voix haute donne enfin l'occasion aux personnages de partager les plaisirs de celle qu'ils effectuaient à voix basse, en « secret ». Le théâtre que devient le café est une chambre d'écho du plaisir de la lecture.

- Quels sont les pouvoirs accordés à la littérature ?

Ce passage (p. 106-107) éclaire plus globalement l'ensemble de l'œuvre. La problématique du rôle de la lecture souligné ici ouvre, en effet, sur le pouvoir accordé à la littérature dans ce texte.

Le court roman de Paul Vacca pourra ainsi être étudié en fonction des liens que développe et réveille la lecture du roman de Proust : lien entre mère et fils – l'amour, l'imaginaire partagé – ; lien avec le père – la progressive entrée du père dans le monde de sa femme et de son fils, le voyage à Cabourg, le sentiment final qu'il aura de retrouver sa femme dans l'incessante lecture de Proust.

Mais surtout la lecture devient le catalyseur de tous les rapports affectifs dans le village : tous les villageois se mettent à lire la Recherche et les conséquences sont multiples : les amies de la mère s'ennuient de la lecture de Proust puis s'émeuvent devant le jeu de Pierre Ardit – le roman est donc occasion de découverte du pouvoir des mots pour tous –, la venue de l'acteur permet aux villageois de prendre possession de l'animation de leur espace, sans récupération politique, d'affirmer leurs goûts et leur indépendance, ce qui sera à l'origine de la création d'une pièce. Or cette pièce sera le moment d'une réconciliation : un « acteur » pressenti finit par accepter de participer à l'adaptation du roman malgré son inimitié pour un autre comédien. Mais elle offrira aussi à tous l'occasion de jouer ensemble, de redonner vie à une communauté fondée sur un partage de mémoire collective, mais aussi d'un plaisir évident, sensuel, des mots et de l'invention

Finir la lecture du livre.

**Lecture 6 : Étude
de l'excipit
(les trois
dernières pages),
en parallèle
avec l'excipit
de la Recherche**

En quoi la fin du roman jette-t-elle une nouvelle lumière sur le livre, le titre, l'ambition du narrateur ?

- Relever tous les changements depuis la mort de la mère
- Quel est le dénominateur commun entre le passé et le présent ?
- Quelle est donc la leçon de Proust selon Vacca ?
- Quel lien existe-t-il entre la fin du roman et le roman lui-même ?

Une nouvelle fois, il est tout particulièrement éclairant de comparer ces dernières pages à des passages de la fin de la *Recherche du temps perdu* de Proust. Cette étude pourra permettre d'une part de mieux comprendre le livre lu en classe, mais aussi de déceler certains des mécanismes de la réécriture qui jouent sur une connaissance supposée du lecteur.

Oui, à cette œuvre, cette idée du Temps que je venais de former disait qu'il était temps de me mettre¹.

[...] Or la recreation par la memoire d'impressions qu'il fallait ensuite approfondir, éclairer, transformer en équivalents d'intelligence, n'était-elle pas une des conditions, presque l'essence même de l'œuvre d'art telle que je l'avais conçue tout à l'heure dans la bibliothèque ? Ah ! si j'avais encore les forces qui étaient intactes encore dans la soirée que j'avais alors évoquée en apercevant François le Champi ! C'était de cette soirée, où ma mère avait abdiqué, que datait, avec la mort lente de ma grand-mère, le déclin de ma volonté, de ma santé. Tout s'était décidé au moment où, ne pouvant plus supporter d'attendre au lendemain pour poser mes lèvres sur le visage de ma mère, j'avais pris ma résolution, j'avais sauté du lit et étais allé, en chemise de nuit, m'installer à la fenêtre par où entrait le clair de lune jusqu'à ce que j'eusse entendu partir M. Swann. Mes parents l'avaient accompagné, j'avais entendu la porte du jardin s'ouvrir, sonner, se refermer²... [...]

Si c'était cette notion du temps incorporé, des années passées non séparées de nous, que j'avais maintenant l'intention de mettre si fort en relief, c'est qu'à ce moment même, dans l'hôtel du prince de Guermantes, ce bruit des pas de mes parents reconduisant M. Swann, ce tintement rebondissant, ferrugineux, intarissable, criard et frais de la petite sonnette qui m'annonçait qu'enfin M. Swann était parti et que maman allait monter, je les entendis encore, je les entendis eux-mêmes, eux situés pourtant si loin dans le passé. Alors, en pensant à tous les événements qui se plaçaient forcément entre l'instant où je les avais entendus et la matinée Guermantes, je fus effrayé de penser que c'était bien cette sonnette qui tintait encore en moi, sans que je pusse rien changer aux criaillements de son grelot, puisque, ne me rappelant plus bien comment ils s'éteignaient, pour le réapprendre, pour bien l'écouter, je dus m'efforcer de ne plus entendre le son des conversations que les masques tenaient autour de moi. Pour tâcher de l'entendre de plus près, c'est en moi-même que j'étais obligé de redescendre. C'est donc que ce tintement y était toujours, et aussi, entre lui et l'instant présent tout ce passé indéfiniment déroulé que je ne savais pas que je portais. Quand elle avait tinté j'existais déjà, et depuis pour que j'entendisse encore ce tintement, il fallait qu'il n'y eût pas eu discontinuité, que je n'eusse pas un instant cessé, pris le repos de ne pas exister, de ne pas penser, de ne pas avoir conscience de moi, puisque cet instant tenait encore à moi, que je pouvais encore le retrouver, retourner jusqu'à lui, rien qu'en descendant profondément en moi³. [...]

1. Extrait du *Temps retrouvé*, Le Livre de Poche (2011), p. 401.

2. *Ibid*, p. 411.

3. *Ibid*, p. 413-414.

J'éprouvais un sentiment de fatigue et d'effroi à sentir que tout ce temps si long non seulement avait, sans une interruption, été vécu, pensé, secrété par moi, qu'il était ma vie, qu'il était moi-même, mais encore que j'avais à toute minute à le maintenir attaché à moi, qu'il me supportait, moi, juché à son sommet vertigineux, que je ne pouvais me mouvoir sans le déplacer comme je le pouvais avec lui. La date à laquelle j'entendais le bruit de la sonnette du jardin de Combray, si distant et pourtant intérieur, était un point de repère dans cette dimension énorme que je ne me savais pas avoir. J'avais le vertige de voir au-dessous de moi, en moi pourtant, comme si j'avais des lieues de hauteur, tant d'années¹.

[...] Aussi, si [la force] m'était laissée assez longtemps pour accomplir mon œuvre, ne manquerais-je pas d'abord d'y décrire les hommes, cela dût-il les faire ressembler à des êtres monstrueux, comme occupant une place si considérable à côté de celle si restreinte qui leur est réservée dans l'espace, une place au contraire prolongée sans mesure, puisqu'ils touchent simultanément, comme des géants plongés dans les années à des époques, vécues par eux, si distantes, entre lesquelles tant de jours sont venus se placer – dans le Temps².

1. *Ibid.*, p. 414.

2. *Ibid.*, p. 415.

Si on compare l'excipit de *La Petite Cloche au son grêle* et celui de la *Recherche*, on comprend que c'est la fin du roman de Proust qui a en réalité le plus inspiré Paul Vacca. Il met au centre de son récit le tintement qui est la dernière révélation du narrateur proustien, celui d'une sonnette qui indirectement désigne des retrouvailles avec la mère.

Pour le jeune Marcel, ce tintement est le signal du départ du visiteur Swann, qui libère sa mère de ses obligations et la rend libre de venir souhaiter la bonne nuit à son fils; pour le jeune personnage de Vacca, la clochette est celle du bar de ses parents, elle scande le retour « chez nous », dans l'univers familial après le collège et annonce le sourire accueillant de la mère.

D'autre part, le narrateur de Proust se rêve écrivain tout au long du roman, mais c'est la fin du roman qui voit la réelle prise de décision. Et c'est précisément l'apparition inattendue d'un son qui ressemble à cette sonnette de l'enfance qui va permettre au personnage de se formuler de façon plus claire sa propre ambition : celle d'écrire un roman sur l'être dans le temps, sur la paradoxale continuité de l'homme qui rend son existence vertigineuse.

Et la fin du roman forme une boucle avec son début puisque non seulement les souvenirs concordent (il s'agit toujours du coucher de l'enfant qui attend le baiser de sa mère), mais surtout, on comprend par cette concordance même que le livre promis à la toute fin de l'œuvre fictive est censé être celui que le lecteur a entre les mains. Un critique, Gérard Genette, s'est ainsi amusé à résumer la *Recherche* en quelques mots : « Marcel devient écrivain » (dans *Discours du récit*) et il corrigea dans *Palimpsestes* : « Marcel finit par devenir écrivain. » Tout le roman paraît *a posteriori* tendu vers cette prise de décision finale qui se trouverait être fictivement et paradoxalement l'instant même de sa genèse.

Paul Vacca s'amuse à donner un sens similaire à la fin de son récit. Le jeune homme dit regretter ne jamais avoir réussi à écrire malgré ses tentatives et son désir de respecter la promesse faite à sa mère. Cependant, le retour « Chez nous », le son de la cloche à l'entrée fait réapparaître le visage de la mère et le sentiment de permanence du passé. Et c'est cette expérience qu'il dit être à l'origine de ce petit roman écrit sous forme d'adresse à la mère. La fiction rejoint le présent de la lecture, puisque le lecteur a le roman en question entre les mains, mais il n'a pas été écrit par le personnage, mais par un auteur réel qui n'a rien en commun avec lui et qui joue sur l'ambiguïté entre autobiographie et roman, comme Marcel Proust, qui appelle son personnage « Marcel » tout en précisant dans *La Prisonnière* que lui donner le même nom que l'auteur n'est qu'une « hypothèse ».

Une autre piste de réécriture : *Le Château de ma mère* de Marcel Pagnol

La relation à la mère et à la nature du jeune narrateur n'est pas sans rappeler un autre Marcel : Marcel Pagnol, qui dans *Le Château de ma mère* raconte les traversées de la garrigue de sa petite famille en vacances. Pour arriver à la Bastide neuve sans s'imposer la longue marche qu'implique un tel trajet, la famille Pagnol se voit prêter par Bouzigue, le piqueur du Canal de Marseille, une clé pour faire le chemin en traversant des propriétés privées. Or à l'approche du fameux château de Buzine, la mère de l'écrivain est saisie à chaque fois d'angoisse.

La fin du livre évoque la mort de la mère, cinq ans plus tard, puis l'acquisition, par l'écrivain-cinéaste d'un terrain qu'il acheta sans l'avoir visité pour fonder sa « Cité du Cinéma ». *L'excipit* raconte la découverte de l'endroit qui représente de véritables retrouvailles avec l'enfance :

« C'est quand je le vis à travers la haie, au-dessus des plateaux lointains, que je reconnus l'affreux château, celui de la peur, de la peur de ma mère.

[...] Il me sembla que je respirais mieux, que le mauvais charme était conjuré.

Mais dans les bras d'un églantier, sous des grappes de roses blanches et de l'autre côté du temps, il y avait depuis des années une très jeune femme brune qui serrait toujours sur son cœur fragile les roses rouges du colonel. Elle entendait les cris du garde, et le souffle rauque du chien. Blême, tremblante, et pour jamais inconsolable, elle ne savait pas qu'elle était chez son fils. »

Une interprétation du titre du roman de Paul Vacca

C'est dans l'intertextualité proustienne que se révèle toute l'ambivalence du titre de ce court roman. En effet, dans la *Recherche*, la clochette de la porte du jardin est présente dès les premières pages. Le jeune narrateur se souvient que sa sonorité était particulière lorsque le personnage de Swann, auquel il dédie le premier volet de son récit, la faisait retentir. Son arrivée se distinguait ainsi de celle de tout autre visiteur. Or la présence d'un invité provoquait un double sentiment chez le jeune garçon : sentiment de joie d'accueillir un adulte apprécié, dont la venue était une fête, et sentiment d'amertume à l'idée que sa mère ne viendrait que tard lui souhaiter la bonne nuit.

Dans *l'excipit*, la clochette n'est plus associée qu'au départ de Swann, qui signifiait alors la libération de la mère qui pouvait enfin venir embrasser son fils. Ce bruit était alors la promesse d'un plaisir à venir, celui du baiser maternel tant attendu.

Le personnage de Proust accorde ainsi un pouvoir double à cette « clochette », qui annonce la séparation en même temps que les retrouvailles. Il est donc intéressant de rappeler cette référence aux élèves, pour qu'ils puissent apprécier le choix du titre du roman de Paul Vacca, car la cloche du café « Chez nous » provoque à la fois le tintement rituel du retour au collège et le sourire de la mère derrière son comptoir, tout comme le rappel de son absence lorsqu'elle tombe malade et surtout, elle ravive le passé (p. 162) – comme la madeleine de Proust – et donne au narrateur « la force d'écrire », d'où son rôle central. Le son de la « petite cloche » sera ainsi qualifié de « grêle », c'est-à-dire à la fois aigu, presque désagréable, et mince, évanescents comme le plaisir du souvenir retrouvé. L'ambivalence de la tristesse du deuil et de la permanence de l'enfance se retrouve donc dans le titre.

Classe de Première : La fin du roman pourra poser de nouveau la question de la réécriture, de l'inspiration des auteurs par ceux qui les ont précédés. Il serait possible d'envisager l'écriture d'une petite dissertation à partir de cette réflexion sur les propos mêmes de l'écrivain dans une interview retranscrite sur le site du Livre de Poche :

[...] Proust n'est pas un auteur intellectuel mais un auteur sensuel. Je souhaitais créer une correspondance entre son univers habité par les fleurs, les odeurs, les sons, les parfums et l'univers du roman. Et enfin, et c'est la raison la plus importante car c'est lui qui a parlé du souvenir – qui a même « découvert » le souvenir involontaire – et de sa capacité à être plus fort que la mort. Je voulais que cette mystique du souvenir qui passe par l'écriture et la lecture irradie le livre.

Clélie MILLNER